

Légitime Némésis

-Tu n'aurais jamais dû employer cette expression.

Je te regarde droit dans les yeux comme jamais je n'avais osé le faire auparavant. Tu râles, tu gémis, au bord de la suffocation, l'agonie commençant à te submerger. Enfin je te domine. C'est la première fois. Plus forte dans les mots, plus puissante dans mon rapport physique face à toi, au point d'en paraître magistrale, souveraine. Belle, rayonnante. C'est certainement en ces qualificatifs qu'un inconnu me décrirait à cet instant précis.

-Tu te souviens de ton premier geste ? Celui qui aurait dû m'alerter et que j'ai pris pour de l'amour.

Dans son regard apeuré ne se lit que de l'incrédulité. Il ne la perçoit que sous la forme d'un sfumato rouge, un état vaporeux qui n'est que l'effet du sang qui coule de façon ininterrompue depuis son arcade éclatée.

C'était une banale soirée de début d'été où encore le ciel céruléen jette ses dernières forces avant de céder la place à un miroir opaque au pointillé d'étoiles. Des couples, des amis, des rires, de l'alcool, l'insouciance de notre jeunesse, l'avenir comme une promesse enchanteresse, sans nuage.

J'ai dû rester trop près d'un homme dans ce petit groupe au bord de la piscine. Tu as certainement estimé qu'il me parlait avec cette insistance pernicieuse où des mots transpirent la séduction, où les syntagmes ne sont que des invitations au sexe. Plaisanter, rire, échanger, discuter, simplement parler avec un homme étaient pour toi une atteinte à ta virilité, une injure à ta masculinité, déjà peut-être la considération dans laquelle tu voulais m'inscrire et pouvoir te répandre. Une salope.

Je ne t'avais pas vu venir dans mon dos, ne ressentant que la pression de tes doigts sur mon bras droit. Je m'en souviendrai jusqu'à mon dernier souffle. Cette prise si forte, un écrasement concentré de mes chairs sur quelques centimètres carrés dont tu avais mesuré l'intensité et calculé l'endroit précis. Rien n'était laissé au hasard comme j'en ferai l'expérience au cours de notre vie. J'ai senti la douleur dans ce qu'elle a encore d'acceptable, percevant ta force comme une inadvertance, une maladie musculaire incontrôlée. Alors que ton geste était ciselé, assuré avec cet objectif inavoué, déjà me contraindre. Tenant mon verre de la dextre, mon corps ne pouvait réagir, subtilement trompé par ce contact tactile reconnu et identifié malgré sa brusquerie. Cette empreinte corporelle de ta peau sur la mienne, synonyme de frisson charnel avant de devenir une aversion mortelle. Nous en étions encore à cette chaleur envoûtante.

J'ai tourné mon visage vers le tien, de suite absorbée par ce regard noir et profond, aux pupilles dilatées, si caractéristique.

Je n'y voyais que l'expression de ton attirance pour moi, exacerbée par nos libations et la faible luminosité ambiante alors que se manifestaient exclusivement les prodromes de ta violence.

Pour preuve, les quatre stigmates bleus apparus dès le lendemain autour de mon biceps qui n'avaient toutefois pas suffi à me prévenir. Ces traces papillaires que tu as réussi à effacer par ta prévenance sournoise qui résonne encore en moi : « tu marques facilement ma chérie ».

C'est marrant, tu as exactement les mêmes yeux maintenant. Mais je crois bien que cette mydriase n'est que l'amorce des prémices de ton arrêt cardio-respiratoire imminent. Non, ne dis rien, garde encore quelques forces.

A mon tour. Laisse-moi profiter, jubiler, exulter, placée au-dessus de ta vision suppliante. C'est la première fois que je contemple la peur changer de camp. Tu peux désormais ressentir ce que j'ai éprouvé au cours de toutes ces années, te priant, te conjurant d'arrêter, implorant ta clémence, quémandant à genoux un simple répit, une accalmie sous ton déluge de coups. Mais la grande différence avec toi c'est que ma jouissance sera fugace, éphémère, temporaire, rapide. Beaucoup trop rapide. Je vais même te dire qu'elle est précoce comme ton éjaculation toutes les fois où tu me baisais. Les quelques dizaines de secondes à me pénétrer ne te procuraient aucun plaisir, ne procédaient d'aucun désir. Ta volupté était ailleurs. L'atteindre rapidement par l'expulsion de ta semence. Telle était ta récompense. Tu étais le virtuose dans l'art de la duplicité de ta brutalité, manœuvrant habilement entre ta férocité physique extérieure et ton sadisme en me souillant de l'intérieur. Ta domination était totale, absolue, intégrale.

Tu te demandes peut-être, avant de mourir, ce qui me faisait le plus mal. Saches qu'écarter les cuisses pour n'être qu'un réceptacle m'apaisait, me sécurisait presque. Parce que mon corps allait éliminer ton sperme, le rejeter sans larmes, sans douleur. Tandis que tes raclées, tes gifles, tes corrections, les impacts si puissants de ta main fermée ou ouverte sur chaque parcelle de mon corps, qui continuent à résonner dans chaque cellule, m'ont annihilée, meurtrie, décomposée, fragmentée. Impossible de les expulser, de les laver, de les refouler. Je ne suis qu'une flétrissure invisible.

La société a créé le concept d'empreinte carbone pour quantifier et mesurer l'émission de cet élément chimique émise par l'homme mais personne n'a encore institué l'empreinte traumatique inhérente à l'activité de la violence masculine envers son égale féminine.

Pas d'échelle de Beaufort ou de Richter pour évaluer l'intensité de notre souffrance, calculer le nombre précis de coups, peser leur force, compter les hématomes, examiner les séquelles, chiffrer les litres de larmes, enregistrer les cris et les plaintes évaporés, sans cloud pour les conserver. Point de sonde minutieuse pour déterminer le retentissement psychologique et ses conséquences.

La justice me renverra à un référentiel d'indemnisation, une nomenclature Dintilhac, où l'on m'insérera dans des postes de préjudices, réduite à des pourcentages, une classe d'âge et des assiettes de calculs abscons.

-Monsieur le juge, sans vouloir vous offenser, quel est le prix pour une femme battue pendant onze longues années ?

4015 jours de soumission, de haine, de furie. Des centaines d'heures d'insomnie passées, présentes et perpétuelles. Pas une position pour me soulager, courbaturée, prostrée, ankylosée, broyée, où l'immobilité est une souffrance, où mon mutisme est un hurlement.

Traverser la douleur, l'appriivoiser, d'abord si impétueuse, explosive, aiguë, puis absorbée par la suivante, plus intense, jusqu'au moment où la souffrance se travestit en une notion éthérée, me dissociant de mon corps, ce mécanisme de protection de la réaction reptilienne, instinctive, neurologique, essayant de mener le combat à ma manière en produisant de la noradrénaline en surface de mon épiderme pour amoindrir les ondes de choc, un vertige émoullent. La sensation tant de fois éprouvée d'une mort douce.

À chaque respiration j'exhalais tous mes supplices quand toi tu respirais la sauvagerie à t'en repaître.

-Monsieur le juge, comment quantifier et estimer à sa juste valeur un corps qui n'est qu'un amoncellement de dérouillées, une sédimentation de cris?

Traduisez par une méthode la plus objective qui soit ce que j'éprouve inexorablement dès que mes paupières se ferment, envahie de cauchemars, d'hallucinations, angoissée, paniquée, terrorisée, sans jamais trouver un état de quiétude, ne serait-ce que temporaire.

Mais toi, sois tranquille, elle ne t'opposera que l'interruption totale de travail, cette indexation dérisoire de la médecine légale où la gravité se considère au-delà de huit jours.

Quelle réponse apporte la société à celle qui, devant le tribunal ou une cour d'assises, ne trouve plus les mots, bredouille, murmure, bégaiement, balbutie, oublie d'évoquer ce qu'elle s'était pourtant juré de clamer, effondrée par l'enjeu, écrasée par la scénographie théâtrale.

À se demander s'il est tout compte fait utile et pertinent de décrire ce que j'ai vécu, terrassée par la futilité en devisageant celles et ceux qui vont juger au nom du peuple français et peut-être t'épargner par leur clémence. Je ne veux pas de votre compassion insultante, elle m'indiffère.

Tu comprends maintenant la raison de ta main broyée, déformée par les fractures, que tu arrives tout juste à lever, devenue un poids mort, comme toi dans quelques instants. J'y ai pris du plaisir, je dois te l'avouer, à fracasser tes vingt-sept os à coup de marteau, ceux qui ont tant de fois brisé les miens. J'en ai fait une extrémité inoffensive, une terminaison flasque, à ton image. Je me suis employée

méthodiquement à disloquer tes phalanges, les désarticuler jusqu'à déchirer les tendons.

Elle ne se posera plus sur ma nuque comme une provocation. Elle ne me touchera plus. Ce diapason de l'orage dont j'avais appris à décrypter, traduire et interpréter chaque menace sourde.

Je vois que tu te demandes comment j'ai pu réussir à te dominer. Moi l'insignifiante, rabaisée, dénigrée, avilie, infériorisée dans tous les pans de la vie, dédaignée et sous-estimée jusque dans mes compétences d'infirmière anesthésiste où même là tu t'évertuais à me discréditer.

Hier soir, comme tous les soirs, je me suis pour une fois appliquée à préparer ta bière, relevée par mes soins d'une substance psychotrope, une pincée de Valium en gouttes aux interactions efficaces avec l'alcool pour provoquer ta sédation. Une fois assurée que tu étais dans les bras de Morphée, une simple piqûre de Propofol et tu étais enfin à moi, à ma merci, transformée en femme puissante. Des frissons ont parcouru ma peau en l'injectant dans ta veine, regardant ce liquide s'introduire et se répandre dans ton sang, un vertige, une délectation, un spasme orgasmique.

Quant au sifflement que tu entends à chacune de tes respirations pénibles, c'est l'œuvre de la dague reçue en héritage de mon grand-père paternel, judicieusement plantée pour perforer ton poumon.

Pourquoi ? Pourquoi maintenant après toutes ces années?

Il aura suffi d'une remarque insignifiante après m'avoir tant agonie d'insultes. Tu étais en train de regarder un reportage, absorbé sur ce nouvel écran plat. Un de ceux qui t'exaspèrent régulièrement. Tu t'es senti le besoin de verbaliser ton agacement en une réflexion que tu n'avais jamais employée.

Je l'ai entendue de la cuisine, préparant le dîner. Elle m'a fouettée, saisie d'effroi, la pire des gifles, celle de trop. Tu m'as pris à témoin pour m'associer à ton exaspération : « T'entends ça, faut pas pousser mémé quand même ! ».

Mon corps s'est instinctivement paralysé, seule réaction pour endiguer la panique, l'épouvante qui m'assaillait. Pétrifiée dans un processus de consommation irréversible, je me sentais chavirer entre une sorte d'apathie, d'engourdissement et une tachycardie étouffante. J'étais en plein complexe de la terreur.

Tout est revenu comme un flash. Moi à six ans devant ma mère, dans cette même pièce où je me trouve. « Maman, je n'aime pas quand papy il me touche la mounette et que je dois faire comme une glace avec son kiki. Il fait aussi pipi dans ma bouche ».

Et le soir, assise sur les marches, ne percevant que des murmures, des éclats de voix parfois, essayant de saisir avec une extrême concentration des bribes de conversation d'adultes, j'arrive distinctement à entendre sa réponse, de cette intonation gutturale du fumeur invétéré, niant éhontément devant son fils, son épouse et sa belle-fille, tellement offusqué des mensonges de sa petite princesse comme il m'appelait: « faut pas pousser mémé dans les orties merde ».

Bien sûr personne ne m'a crue. Sale petite menteuse. Depuis, j'avais réussi à totalement occulter cet événement jusqu'à maintenant. Tu as été cette épiphanie.

Grâce à toi je vais renaître. De cette géhenne doit ressusciter l'Éden. Je suis ton châtiment. Je n'autorise personne à me l'interdire, à m'obliger à déléguer ce pouvoir. Je dois tuer mon bourreau, la seule mesure humainement acceptable, la seule réparation tolérable, l'unique délivrance. J'ôte ta vie pour sauver la mienne.

Je vais donc te regarder agoniser lentement, contempler ta mort pour qu'elle me délivre.

Bon voyage au cimetière des salopards.